



HAL
open science

Rousseau, la double adresse ou le destin de la destination

Guilhem Farrugia

► **To cite this version:**

Guilhem Farrugia. Rousseau, la double adresse ou le destin de la destination. Cahiers d'histoire culturelle, 2008, La destination de l'œuvre ou l'œuvre adressée., 19, pp.115-129. hal-02610560

HAL Id: hal-02610560

<https://hal.science/hal-02610560>

Submitted on 17 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Rousseau : la double adresse ou le destin de la destination ».

Guilhem Farrugia,
CELLF 17e/18e siècles,
Paris IV-Sorbonne.

Souvent questionnée, l'univocité de la pensée de Rousseau est remise en cause dès que l'on compare deux de ses œuvres autobiographiques : les *Confessions* et les *Rêveries*. Entre ces deux ouvrages, l'auteur a changé de destinataire, s'adressant aux autres dans le premier, et ne s'adressant plus qu'à lui-même dans le second. Ce qui distingue essentiellement ces deux textes tient au changement de destinataire et à la modification de l'adresse.

Dans ses écrits littéraires, Rousseau manifeste souvent la volonté de révéler ses fautes, de faire des aveux aux hommes ou bien de se confesser à un Dieu transcendant. Pour se déculpabiliser, s'alléger et se décharger, il a besoin de s'adresser à un destinataire qui reçoive le message et tranche en donnant son verdict et en formulant son jugement.

Au regard de cette nécessité de la parole confiée, la problématique du destinataire doit obligatoirement être posée si l'on souhaite saisir les enjeux, les implications et la méthode de ces deux formes différentes de journaux intimes. Dans les *Rêveries*, il déclare en effet : « ces feuilles ne sont proprement qu'un informe journal de mes rêveries (...). Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes *Confessions*, mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter »¹. Les *Rêveries* naissent du projet de donner une suite aux *Confessions*, comme Rousseau le déclare dans la seconde promenade : « j'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes *Confessions* »².

Entre les *Confessions* et les *Rêveries*, le solitaire a rédigé les *Dialogues* et a accepté de renoncer à convaincre et à obtenir des autres un regard déculpabilisant, ce qu'il nomme dans d'autres textes « l'estime publique ». Peut-être le solitaire a-t-il fini par s'appliquer à lui-même les préceptes d'abord théoriques qu'il avait dégagés dans le *Second discours* : l'homme social vit « toujours hors de lui », et c'est « de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence ». Les *Confessions* sont une entreprise de monstration puisqu'il veut « se montrer tout entier au public », alors qu'il déclare, à propos des *Rêveries* : « je ne les cache ni ne les montre »³. Rousseau a substitué au bonheur d'être innocent le bonheur d'écrire, car il ne pense plus pouvoir être jugé innocent. Par-delà l'éloignement, la proximité de ces deux autobiographies se révèle dès lors que l'on comprend que l'une et l'autre manifestent un besoin de s'adresser, une nécessité de destiner les écrits et les révélations à quelqu'un qui entende, écoute ou du moins recueille les paroles. Dans le premier livre des *Confessions*, Rousseau déclarait déjà : « je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela, mais j'ai besoin, moi, de le lui dire »⁴.

La question de savoir pourquoi Rousseau change de destinataire et cesse de s'adresser aux autres pour ne plus s'adresser qu'à lui-même implique une posture inverse de celle sur laquelle reposent les théories de la réception. Il ne s'agit pas de penser le point de vue du lecteur récepteur de l'œuvre ; mais de reconstituer le point de vue de l'auteur lorsqu'il pense son lecteur ou plus généralement son destinataire.

On connaît la fortune qu'a connue la théorie de la réception en littérature. Peut-être est-il alors intéressant de la compléter par une théorie de la production, en l'occurrence de la destination et

¹ Rousseau, 1964, *Rêveries*, Paris, GF, p. 42.

² Ibid, p. 46.

³ Ibid, p. 42.

⁴ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome un, p. 59.

de l'adresse. Pour fonder une théorie de la destination, il faut remonter à ses racines modernes, lui trouver assise et fondement. Au dix-huitième siècle, Rousseau a pensé le destinataire de ses œuvres. D'une certaine manière, il est donc précurseur d'une théorie de la destination.

Le terme « adresse » est déjà présent en tant que tel chez Rousseau dans les *Dialogues*. C'est donc un concept rousseauiste, élaboré et défini en relation avec la notion de destination et de dépositaire.

La double adresse

Il existe chez Rousseau une logique et une théorie de la double destination, car il s'adresse tantôt aux autres et tantôt à lui-même, d'une manière délibérée, consciente et voulue.

Rousseau s'adresse aux autres, à ceux qui vont recevoir son œuvre

Hors quelques rares adresses à ses contemporains dans les *Confessions*, et les lectures publiques de ses manuscrits dans des cercles littéraires, Rousseau s'adresse le plus souvent à la « postérité ». À quelques très rares exceptions près, Rousseau ne s'adresse pas à ses contemporains. Dans les *Confessions*, il n'en existe vraisemblablement que deux : « ô mon bienfaiteur et mon père, si j'ai le malheur de vous survivre, je sais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, et que je n'ai rien à gagner »⁵, puis : « vous autres, grands hommes, qui riez sûrement, félicitez-vous ; mais n'insultez pas à ma misère, car je vous jure que je la sens assez bien ».

Ayant en horreur ses « persécuteurs » et ses « ennemis » contemporains, Rousseau s'adresse d'une manière privilégiée à tous ceux qui ne vivent pas à son époque. Il s'ingénie à adresser ses écrits aux générations futures : « mes confessions ne sont point faites pour paraître de mon vivant, ni de celui des personnes intéressées. Si j'étais le maître de ma destinée et de celle de cet écrit, il ne verrait le jour que longtemps après ma mort »⁶. Les adresses à la postérité sont multiples dans cet écrit : « le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut être un jour elle apprendra ce que j'avais à dire »⁷. Lorsqu'il ne s'adresse pas aux générations futures, il s'adresse à Dieu ou encore aux hommes du passé. Dans ce texte extrait du *Second discours*, il s'adresse à des destinataires qui sont imaginaires mais régulateurs de sa pratique d'écriture, se donnant « Platon » comme juge et « le genre humain » comme auditeur : « oubliant les temps et les lieux, pour ne songer qu'aux hommes à qui je parle, je me supposerai dans le lycée d'Athènes, ayant les Platons et les Xénocrates pour Juges, et le Genre-Humain pour auditeur »⁸.

Les adresses au lecteur rythment le récit des *Confessions*. Cette manière de cadencer la narration est particulièrement visible lorsque l'auteur s'apprête à faire des révélations honteuses ou ridicules. Il s'adresse alors à son lecteur pour que celui-ci saisisse l'intensité du moment, pour que son attention soit sollicitée et éveillée.

Souvent, Rousseau est intrusif dans la narration car ce n'est plus le narrateur mais l'auteur qui parle. Par exemple, au début du livre 9 des *Confessions*, il commente et anticipe la narration à venir : « j'ai dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence, dans sa première origine, la longue chaîne de mes malheurs »⁹. Ces anticipations sont particulièrement manifestes dès lors que le regard rétrospectif qu'il porte sur son existence passée l'amène à penser

⁵ Ibid, p. 94.

⁶ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome deux, p. 151.

⁷ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome un, p. 309.

⁸ Rousseau, OC, 3, p 133.

⁹ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome deux, p. 97.

sa vie comme une destinée et les événements qui lui sont arrivés comme une fatalité¹⁰. Convaincu que de toute façon sa vie n'aurait pas pu se dérouler autrement, et portant sur sa vie un regard synoptique¹¹, Rousseau doit constamment refréner les anticipations qu'il est tenté de faire : « au lieu de cela... quel tableau vais-je faire ? Ah ! n'anticipons point sur les misères de ma vie ! Je n'occuperais que trop mes lecteurs de ce triste sujet »¹².

L'intrusion est la plus manifeste lorsque l'auteur commente ses propres procédés de persuasion, comme dans ce passage du livre deux : « je me propose de donner dans la suite de *l'Émile* un exemple si charmant et si frappant de cette maxime, que mon lecteur soit forcé d'y faire attention »¹³.

Dans les *Confessions*, Rousseau instaure une relation implicite avec son lecteur. Dans le livre deux, après s'être confié, il demande implicitement la permission au lecteur ne plus revenir sur l'aveu qu'il vient de faire : « voilà ce que j'avais à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais »¹⁴.

Cette relation est en réalité une empathie construite, le lecteur ayant avec Rousseau un rapport bien plus affectif que rationnel : « à mesure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connaissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appesantisse à lui dire »¹⁵. En tous cas, Rousseau a construit son récit de manière à ce que son lecteur soit capable, dès le livre neuf, d'anticiper et de deviner ses réactions : « que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici »¹⁶.

Afin d'instaurer cette connivence, Rousseau instaure avec son lecteur un jeu de questions-réponses, une sorte de dialogue : « mais à propos des filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient ; n'avez-vous rien, pourrait-on me dire, à confesser sur cet article ? Oui, j'ai quelque chose à dire en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres »¹⁷. Cette connivence est parfois détournée en manipulation, comme dans ce passage où Rousseau emploie le procédé rhétorique de la réfutation, mettant le lecteur en contradiction avec lui-même : « le lecteur, déjà révolté, juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à mes yeux en se partageant, et qu'un sentiment de mésestime attiédissait ceux qu'elle m'avait inspirés : il se trompe »¹⁸.

Dans les *Confessions*, c'est toujours au lecteur que Rousseau s'adresse. Dans un passage du livre second, cela est particulièrement manifeste : « avant que d'aller plus loin, je dois *au lecteur* mon excuse ou ma justification, tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, et qui n'ont rien d'intéressant *à ses yeux*. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier *au public*, il faut que rien de moi ne *lui* reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment *sous ses yeux* »¹⁹. Le récit a pour objet de faire en sorte que le lecteur se représente et se figure les sentiments de Jean-Jacques au fur et à mesure des époques de sa vie.

¹⁰ « Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendait si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'était plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille et obscur d'un bon artisan ».

¹¹ À ce propos, Starobinski signale dans *La transparence et l'obstacle* que Rousseau étale « dans la durée biographique une vérité globale que le sentiment possède d'un seul coup ».

¹² Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome un, p. 79.

¹³ Ibid, p. 94.

¹⁴ Ibid, p. 123.

¹⁵ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome un, p. 74.

¹⁶ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome deux, p. 183.

¹⁷ Ibid, p. 59.

¹⁸ Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome un, p. 233.

¹⁹ Ibid, p. 97. C'est nous qui mettons en italique.

Dans le livre trois, lorsqu'il narre l'état de bonheur dans lequel il se trouve, Rousseau commente : « que de stimulants ! tel lecteur qui se les représente me regarde déjà comme à demi mort »²⁰. Les adresses au lecteur sont donc explicites : « je touche à un de ces traits caractéristiques qui me sont propres, et qu'il suffit de présenter au lecteur sans y ajouter de réflexion »²¹. Elles sont mêmes parfois directes : « au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, et vous jugerez »²².

Les adresses au lecteur dont devenues nécessaires dès que le bonheur s'est évaporé et s'est évanoui. Alors qu'il était vraiment heureux, il n'avait besoin ni d'écrire, ni donc de destinataire. Dans le livre quatre, il déclare : « pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avais joui ? Que m'importaient des lecteurs, un public, et toute la terre, tandis que je planais dans le ciel ? »²³.

La question de l'adresse doit être mise en relation avec celle du bonheur. Le vrai bonheur est un état vécu, consistant à jouir actuellement de charmes délicieux et délectables. Il est « un état que son souvenir ramène, et qu'on cesserait bientôt de connaître en cessant tout à fait de le sentir »²⁴. La félicité est indescriptible au niveau de l'intensité de jouissance qu'elle procure, Rousseau déclarant très nettement : « je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point ». Pour tenter néanmoins de la décrire, il n'y a que la répétition du mot « heureux » qui permette d'en faire sentir l'état au lecteur : « ici commence le court bonheur de ma vie. (...) mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ? Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux, je voyais Maman et j'étais heureux ; je la quittais et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif ; je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout ; il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, et il ne pouvait me quitter un seul instant »²⁵.

Lorsque Rousseau vit ce bonheur, il n'a besoin ni d'écriture ni de lecteur. À l'époque du bonheur suprême, Rousseau n'a pas besoin de destinataire. En revanche, dès que le bonheur est perdu, dès lors que la vie est devenue malheureuse, l'adresse acquiert sa raison d'être. Remède au malheur, l'adresse est devenue nécessaire pour tenter de vivre à nouveau un bonheur fragile et « frêle ». Il y a donc une fonctionnalité de l'adresse au lecteur dès lors que l'on comprend que l'objectif est d'être innocenté par celui-ci. La finalité de la monstration de soi est le jugement du lecteur, « afin qu'il puisse juger par lui-même ».

Lorsque Rousseau a l'impression de n'avoir pas été entendu malgré tous ses efforts pour être innocenté, c'est à Dieu qu'il s'adresse : « Eh bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étais innocent, que je n'avais ni cassé, ni touché le peigne »²⁶. Dieu est cet interlocuteur, ce confident qui l'innocentera, témoin des malheurs et des tourments dont il a été l'objet. C'est pourquoi il lui adresse parfois des prières dans les *Confessions* : « Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne et qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle l'eût été dans ce moment-là »²⁷.

Les adresses à Dieu reposent sur un double rôle que Rousseau lui assigne, celui de témoin et de confident. Dieu est témoin de nos actions, car il faut « se donner incessamment un témoin qu'il

²⁰ Ibid, p. 147.

²¹ Ibid, p. 137.

²² Rousseau, 1968, *Confessions*, Paris, GF, tome deux, p. 175.

²³ Rousseau, 1968, *Confessions*, Tome un, GF, p. 199-200.

²⁴ Rousseau, 1964, *Rêveries*, Paris, GF, p. 46.

²⁵ Rousseau, 1968, *Confessions*, Tome un, GF, p. 266.

²⁶ Ibid, p. 56.

²⁷ Ibid, p. 258.

fallût respecter, d'appeler en tiers le juge intègre et redoutable qui voit les actions secrètes »²⁸. Témoin de nos actions, il est aussi notre confident : « l'idée seule de l'existence de Dieu serait pour l'homme un encouragement à la vertu, et une consolation dans ses misères, dont manque celui qui, se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées »²⁹.

Puissant, le regard de Dieu traverse toutes les âmes, même les plus obscures, étant « celui qui sait lire au fond des cœurs »³⁰. En dernier recours, la transparence de son âme sera reconnue par Dieu : « je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. »³¹. Si le lecteur est juge, Dieu est « le souverain juge ». C'est pourquoi Rousseau lui adresse son livre, en le prenant directement comme « interlocuteur »³², en s'imaginant face à lui au moment du jugement dernier : « que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge ». Les adresses à Dieu ne sont pas toujours aussi distantes et Rousseau s'imagine parfois non plus en face de lui mais à ses côtés, engagé avec lui dans une relation de confiance, de confiance et de proximité : « mon âme, exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevait auprès de la Divinité ».

Les adresses à Dieu ne sont jamais plus présentes que lorsque Rousseau se trouve déçu dans son projet d'être innocenté par le lecteur de ses *Confessions*. Dans les *Dialogues*, il trouve en Dieu son destinataire parce que les hommes ne sont déjà plus l'objet de ses adresses : « dans cette situation, trompé dans tous mes choix et ne trouvant plus que perfidie et fausseté parmi les hommes, mon âme exaltée par le sentiment de son innocence et par celui de leur iniquité s'éleva par un élan jusqu'au siège de tout ordre et de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avais plus ici bas ». Ne faisant plus confiance qu'à Dieu, celui-ci devient le seul destinataire de ses confidences, mais aussi du livre en lui-même, c'est-à-dire le « dépositaire » des *Confessions* : « ne pouvant plus me confier à aucun homme qui me trahît, je résolus de me confier uniquement à la providence et de me remettre à elle seule l'entière disposition du dépôt que je désirais laisser en de sûres mains »³³.

Il y a dans les *Dialogues* une histoire dramatique des échecs de la destination. Rousseau déclare lui-même, dans l'appendice de cet ouvrage intitulé « histoire du précédent écrit » : « Je dirai quelle était sa destination, quelle a été sa destinée, et pourquoi cette copie se trouve ici »³⁴.

Le problème devient entièrement négatif : avant de savoir à qui Rousseau veut adresser ses écrits, il s'agit de comprendre à qui il ne souhaite pas les adresser. Plutôt que de saisir le destinataire, il faut cerner le non-destinataire, ceux dont Rousseau ne souhaite pas qu'ils décident du destin de son œuvre. Il semble pourtant que le destin des *Confessions* soit de tomber entre les mains de ceux qui le persécutent : « malheureusement, il me paraît difficile et même impossible qu'ils échappent à la vigilance de mes ennemis ». Dès lors, seul le destinataire divin permet à Rousseau d'espérer encore que ses écrits puissent être protégés. C'est dans cette même optique qu'il adressera ses *Dialogues* à Dieu, et tentera de déposer une copie de ce manuscrit sur l'autel de Notre-Dame.

Rousseau cherche en premier lieu à obtenir que le roi de droit divin soit son destinataire. Ayant échoué, il tente en vain d'adresser son manuscrit à la postérité par l'intermédiaire de Condillac puis « d'un jeune anglais ». Il opte ensuite pour un autre expédient, celui d'écrire un billet

²⁸ Rousseau, *La nouvelle Héloïse*, partie cinq, lettre cinq, p. 249.

²⁹ Rousseau, *Correspondance générale*, tome 19, p. 59-60.

³⁰ Rousseau, 1967, *Dialogues*, OC, 1, Seuil, p. 490.

³¹ Rousseau, 1968, *Confessions*, GF, tome un, p. 43.

³² M. Delon, *Confessions et Contre-Confessions*, Magazine littéraire, hors série, mars-avril 2007, p. 37.

³³ Rousseau, 1967, *Dialogues*, OC, 1, Seuil, p. 490.

³⁴ *Ibid*, p. 489.

circulaire à la nation française »³⁵. Il l'adresse à tout « inconnu » se reconnaissant dans l'adresse dont le texte porte le titre : « à tout français aimant encore la justice et la vérité ». C'est là encore un échec car Rousseau ne récolte que des fins de non-recevoir : « je n'imaginai pas que sur cette adresse aucun l'osât refuser ; presque aucun ne l'accepta ». L'échec est d'autant plus cinglant que les destinataires ne se reconnaissent pas dans l'adresse : « tous après avoir lu l'adresse me déclarèrent avec ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur qu'il ne s'adressait pas à eux »³⁶.

Dans cette adresse à l'altérité, penser la destination revient à penser la question du destin de l'œuvre. Dans les *Rêveries*, Rousseau se plaît à penser le destin de ses œuvres, lui qui y déclare à propos de la *Profession de foi* : cet « ouvrage indignement prostitué et profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens et de la bonne foi »³⁷.

Rousseau est à lui-même son propre destinataire, ne s'adressant plus qu'à lui-même

Après avoir vécu ces échecs de la destination, dans le courant de l'année 1776, Rousseau rompt avec ses anciennes intentions d'adresser ses écrits à des lecteurs. Cette rupture constitue un tournant dans sa posture d'écrivain et modifie profondément sa théorie de l'adresse.

Rousseau ne s'adresse plus à personne d'autre qu'à lui-même car il n'espère plus convaincre son lecteur : « j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte ». Il a renoncé à trouver « dans le siècle un cœur juste ». Ne pouvant se satisfaire du proche, Rousseau projette son espoir dans le lointain, dans « l'éloigné » puisqu'il espère dorénavant être réhabilité par une génération future : « mais je comptais encore sur l'avenir, et j'espérais qu'une génération meilleure (...) me verrait enfin tel que je suis ». Cet espoir même va bientôt être l'objet d'une désillusion : « j'étais dans l'erreur de compter sur le retour du public, même dans un autre âge ».

Dès lors, toutes les adresses obligées c'est-à-dire les lettres qu'il se doit encore d'écrire le peinent et l'affligent, participent à son malheur, Rousseau faisant souvent référence à ces « malheureuses lettres (qui lui) forçaient de prendre la plume pour y répondre »³⁸.

Il ne veut même plus être lui-même objet d'adresse et fuit toutes les situations où les « fourbes » veulent s'adresser à lui, afin de ne pas devenir un « bureau général d'adresse »³⁹.

Le terme de l'adresse sonne le début d'un « intervalle de pleine quiétude et de repos ». Dans les *Dialogues*, Rousseau espérait encore convaincre la postérité : « mais je comptais encore sur l'avenir (...) c'est cet espoir qui m'a fait écrire mes *Dialogues* ». C'est lorsque l'espoir n'existe plus, lorsque celui-ci se transmue en désespoir qu'il génère paradoxalement un bonheur durable : « je me trompais. Je l'ai senti par bonheur assez à temps pour trouver encore avant ma dernière heure un intervalle de pleine quiétude et de repos absolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, et j'ai lieu de croire qu'il ne sera plus interrompu »⁴⁰.

L'espérance était un lien d'asservissement, « une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de (l)'agiter ». Au contraire, le désespoir garantit un bonheur dans l'indépendance, et permet à coup sûr de mettre fin à l'inquiétude et à la crainte, car l'angoisse est inhérente à l'espoir, Rousseau parlant de « l'inquiétude de l'espérance ». Désespéré, Rousseau se trouve dans un état exempt de toute souffrance et atteint un bonheur de l'impassibilité, lui qui se déclare « impassible comme Dieu même ». Le rêveur peut alors goûter le « soulagement » de ne plus être esclave de

³⁵ Rousseau, 1967, *Dialogues*, OC, 1, Seuil, p. 492.

³⁶ Ibid, p. 492.

³⁷ Rousseau, 1964, *Rêveries*, GF, p. 65.

³⁸ Ibid, p. 97.

³⁹ Rousseau, 1964, *Rêveries*, GF, p. 111.

⁴⁰ Ibid, p. 38-39.

l'adresse mais affranchi, se pensant lui-même « affranchi de toute nouvelle crainte et affranchi de l'inquiétude de l'espérance ». Le bonheur éprouvé dans les *Réveries* est donc plus intense que le bonheur ressenti lorsqu'il écrivait les *Confessions* car, n'espérant plus, il peut à présent accéder à un état de « paix », de sérénité et caractérisé par le « plein calme des passions ».

Rousseau peut alors déclarer n'écrire ses *Réveries* que pour lui-même et se penser comme son seul et unique destinataire. Dès les premières lignes des *Réveries*, on est frappé par les nombreuses questions qui restent en suspend et qui demeurent sans réponses. Force est de constater qu'il n'y a plus de destinataire extérieur. Personne ne répond plus à Rousseau et toutes ses interrogations restent lettres mortes : « comment aurais-je pu prévoir le destin qui m'attendait ? Comment le puis-je concevoir aujourd'hui que j'y suis livré ? Pouvais-je dans mon bon sens supposer qu'un jour (...) une génération toute entière s'amuserait d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? »⁴¹.

À ce moment crépusculaire de sa vie, Rousseau conçoit dès lors la rédaction d'un livre comme devant avoir une utilité pour soi-même. La finalité de l'écriture va donc être rapportée à soi-même afin de « se connaître », et « pour s'éclairer en dedans ». Beaucoup de philosophes contemporains « ne voulaient que faire un livre, n'importait lequel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur était fait et publié, son contenu ne les intéressait plus d'aucune sorte (...), sans en rien tirer pour leur propre usage »⁴². Tout ce qu'il écrit est dès lors produit pour lui-même. S'il veut se forger une éthique de vie et une philosophie, c'est pour lui-même, car « leur philosophie est pour les autres, il m'en faudrait une pour moi »⁴³. S'il déclare « il faut résoudre pour moi ces questions », c'est parce qu'« il importe d'avoir un sentiment pour soi »⁴⁴. Les *Réveries* reposent donc sur une dynamique de l'isolement, sur un mouvement réflexif, des autres vers soi-même, car « en pesant tout ce que je devais aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devais à moi-même ? »⁴⁵.

Le dédoublement de l'adresse à soi-même

Si l'on développe l'adresse que Rousseau se fait à lui-même, on constate qu'il produit un nouveau dédoublement. Dans les *Réveries*, il s'adresse à l'autre qu'il va bientôt devenir, ce qui implique un dédoublement du destinataire, fondé sur un dédoublement de l'existence : « (...) je n'écris mes rêveries que pour moi. (...) leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître pour moi le temps passé, doublera pour ainsi dire mon existence »⁴⁶.

Le dédoublement du destinataire consiste dans l'adresse que Rousseau, auteur, fait à Rousseau lecteur. Il est donc nécessaire de distinguer deux existences différentes, ou plutôt un dédoublement de l'existence : l'existence de Rousseau lecteur des *Réveries* et celle de Rousseau auteur et créateur des *Réveries*. Le rêveur a donc expérimenté une solitude qui est sociabilité avec soi-même : « en dépit des hommes je saurai goûter encore le charme de la société, et je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrais avec un moins vieux ami ».

Être ainsi son propre lecteur et destinataire implique de s'aménager un espace de félicité. Si le solitaire se crée cet espace, c'est parce qu'il sait que le bonheur est un sentiment permanent, essentiellement caractérisé par sa durée. Or vivre le temps comme une permanence implique de comprendre l'avenir comme un espace. C'est bien ce que fait Rousseau lorsqu'il déclare dans la troisième promenade : « la sagesse est le temps d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le temps de la

⁴¹ Ibid, p. 37-38.

⁴² Ibid, p. 59.

⁴³ Ibid, p. 63.

⁴⁴ Ibid, p. 64.

⁴⁵ Ibid, p. 90.

⁴⁶ Ibid, p. 41.

pratiquer ; l'expérience instruit toujours, je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'espace que l'on a devant soi ». De la même manière, lorsque son imagination était suffisamment active et féconde pour assurer à elle seule un bonheur durable, Rousseau employait déjà la métaphore filée de la spatialité, cherchant un « espace », un « terrain », une « assiette » où se « fixer » : « cessant de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentais n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautait par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme un terrain qui m'était étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer »⁴⁷.

Le bonheur doit être fondé sur un espace fixe et ferme, car « s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entière et rassembler là tout son être (...) tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux (...) d'un bonheur suffisant, parfait et plein »⁴⁸.

La question de l'adresse peut alors être envisagée sous un autre angle si on la met en relation avec celle du bonheur dans l'intériorité. Se créant un espace de félicité, ayant élu domicile dans ses *Rêveries*, et ce jusqu'à sa mort, l'adresse peut être comprise comme le lieu où l'on est, comme l'indication du lieu où l'on demeure. C'est presque une tombe que Rousseau s'est aménagée pour ses vieux jours, lui « qu'une génération toute entière » s'est amusée « d'un accord unanime à enterrer tout vivant »⁴⁹.

Si l'on postule que cet espace de la félicité est une condition essentielle du bonheur, on comprend aisément en quoi les *Confessions* et les *Rêveries*, dont Marcel Raymond a pu dire qu'elle constituaient un « essai de récupération du bonheur »⁵⁰, consistent essentiellement en une déambulation intérieure ainsi qu'en un voyage dans l'intériorité. À l'occasion d'une adresse au lecteur à laquelle il procède au livre second, Rousseau est explicite sur le fait que la finalité de ses *Confessions* est d'exposer ses dispositions intérieures, ses sentiments et ses états d'âme : « mais je ne remplirai pas le but de ce livre, si je n'exposais en même temps mes dispositions intérieures »⁵¹. Si Rousseau transcrit ses dispositions intérieures, c'est pour les vivre à nouveau. Or ces retrouvailles impliquent un voyage dans l'intériorité, une expédition intérieure qui n'est pas rationnelle mais affective. Lorsque l'infatigable marcheur narre l'histoire de son âme, il procède à une pérégrination intérieure et déambule dans le passé à l'aide d'une mémoire qui prend le sentiment pour guide. Si l'on comprend la narration des *Confessions* comme une marche intérieure, on saisit mieux le sens de multiples adresses au lecteur, faisant explicitement référence au thème du voyage : « si je survis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'Émile un exemple si charmant et si frappant de cette même maxime, que le lecteur soit forcé d'y faire attention ». Puis il déclare avant de reprendre le fil de son histoire : « mais c'est assez de réflexion pour un voyageur ; il est temps de reprendre ma route »⁵².

Lorsque ses *Rêveries* seront écrites, lorsque son imagination tarie et sa mémoire déclinante ne lui permettront plus de vivre les délices des promenades rêveuses, il deviendra son propre lecteur et son propre destinataire. Il sait qu'il doit s'aménager un espace de félicité pour ses tous derniers jours, sous peine de finir sa vie malheureux.

L'écriture va permettre aux souvenirs de devenir actuels et à l'émotion passée de refaire surface actuellement : « en voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombais » et « tous les souvenirs que j'avais à me rappeler étaient autant de nouvelles

⁴⁷ Ibid, p. 58.

⁴⁸ Ibid, p. 102.

⁴⁹ Ibid, p. 36.

⁵⁰ Marcel Raymond, 1962, *J-J Rousseau, La quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, p 60.

⁵¹ Rousseau, 1968, *Confessions*, GF, tome un, p. 122.

⁵² Ibid, p. 94.

jouissances ». L'écriture devient donc une méthode, celle qui permet aux souvenirs heureux de devenir émotion actuelle, ressenti actuel du bonheur : « c'est un état que son souvenir ramène, et qu'on cesserait bientôt de connaître en cessant tout à fait de le sentir ».

L'écriture est-elle cette manière d'être heureux en trouvant « une assiette assez solide pour s'y reposer et rassembler là tout son être ». Ce qui est d'importance, c'est que l'écriture devient une manière d'exister. L'auteur des *Rêveries* confère à l'écriture une telle puissance existentielle que celle-ci devient un espace de l'existence. L'écriture de l'existence devient alors une existence par l'écriture ; et l'écriture du bonheur devient bonheur par et de l'écriture. S'il y a donc une existence de l'écriture, c'est à un double niveau : existence matérielle des écrits sur le papier, et existence de Rousseau dans ces écrits. C'est par l'existence de l'écriture que Rousseau accède à une écriture de l'existence.

Il existe à notre sens un troisième niveau de l'existence, dont Rousseau ne semble pas pleinement conscient. C'est ce que l'on pourrait appeler une existence dans l'écriture. Les écrits acquièrent une sorte d'autonomie existentielle. Ils ne sont plus seulement cette expression de soi dans les mots, cette production de soi dans les écrits ; ils sont devenus ce qui produit Rousseau. Après avoir raconté l'histoire de son âme, c'est l'âme de Rousseau qui devient racontée par cette écriture, les *Rêveries* se substituant à cette mémoire et à cette imagination qui n'ont plus de force. Plus qu'une écriture de l'existence ; plus qu'une existence par l'écriture, c'est alors véritablement une existence dans l'écriture qui se profile à présent. Si l'on se réfère à l'étymologie de « destination » qui est « fixer », on se rend compte que les *Rêveries* sont la destination de l'existence, puisque le point de fixation de sa mémoire.

La question du destinataire est alors la question de la destination c'est-à-dire de l'orientation et de la finalité de l'existence. Se poser la question du destinataire revient donc à s'interroger sur la destination de l'existence, c'est-à-dire sur son terme et son aboutissement. Penser le destinataire, c'est donc penser la forme d'existence qu'on va adopter c'est-à-dire la manière de vivre, ce que Robert Mauzi nomme le « style de l'existence » dans *L'idée du bonheur au dix-huitième siècle*⁵³.

Dans le cadre de cette adresse à soi-même, penser la destination revient à penser la question de sa propre destinée. Dans les *Confessions*, Rousseau s'adressait à ses lecteurs parce qu'il se préoccupait du destin de ses œuvres. Dans la troisième promenade, il déclare qu'il a cherché « dans tous les temps à connaître la nature et la destination de son être »⁵⁴. À présent il n'a plus que de l'indifférence pour le destin de ses œuvres et ne pensera dorénavant plus que sa propre destination. Si, « dans cet état déplorable, (il) ne chang(eait) pas encore d'être et de destinée », c'est parce qu'il s'est aménagé un espace fixe et ferme de félicité, dans lequel il peut jouir d'un bonheur dans l'indépendance, la tranquillité et le repos.

Chez Rousseau, l'extrémité devient la destination de l'existence, sa vie étant un balancement et une oscillation entre deux extrêmes de l'existence. En recomposant le trajet de sa vie, Jean-Jacques prend conscience qu'il oscille périodiquement entre des extrêmes de l'existence : « si la révolution n'eut fait que de me rendre à moi-même, et s'arrêter là, tout était bien ; mais malheureusement elle alla plus loin, et m'emporta rapidement à l'autre extrême »⁵⁵. L'écriture porte elle-même souvent la marque de ce balancement, comme dans cette déclaration de la huitième promenade des *Rêveries* : « c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'apaise ». Cette manière de comprendre les grands dynamismes de la vie de Rousseau n'est pas tributaire d'une interprétation erronée ou forcée de ses écrits

⁵³ Robert Mauzi, 1979, *L'idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises du 18^e siècle*, Genève, Stalkine reprints, introduction.

⁵⁴ Rousseau, 1964, *Rêveries*, GF, p. 59.

⁵⁵ Rousseau, 1968, *Confessions*, GF, livre neuvième, tome deux, p 172.

autobiographiques. « L'oscillation » est une notion rousseauiste, et c'est Rousseau lui-même qui comprend sa vie comme une oscillation entre des bonheurs extrêmes, des extases intenses et des extrêmes de l'existence : « Dès lors mon âme en branle n'a plus fait que passer par la ligne du repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester »⁵⁶. La vie de Rousseau est une oscillation d'une manière de vivre à une autre, d'une forme d'extase à une autre, d'une existence extrême à « l'autre extrême ». Dans *Jean Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie*, Marcel Raymond comprend cette dynamique pendulaire comme « une psychologie à renversement, où les puissances du moi sont toujours prêtes à des polarisations opposées »⁵⁷. Qu'il s'agisse de l'euphorie mondaine ou de la solitude la plus absolue, de l'enthousiasme de la vertu citoyenne ou de l'ivresse de la vie fictive et solitaire, « l'extrémité » constitue la destination de l'existence. Dans les *Dialogues*, il déclarera à propos de lui-même : « il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité, sans même remarquer ce passage, ni se souvenir de ce qu'il était l'instant auparavant »⁵⁸. À partir d'une analyse des œuvres autobiographiques de Rousseau, il est donc légitime de dégager de sa vie une dynamique de l'oscillation, un mouvement pendulaire, un balancement cadencé. Dans cette manière de concevoir la destination, le bonheur consiste en une oscillation entre deux extrêmes de l'existence, qui sont en même temps des bonheurs extrêmes, entre la fusion extatique dans l'extériorité et le transport ravissant en soi-même.

Au dix-huitième siècle, Rousseau a pensé la question du destinataire de ses œuvres sur le mode du dédoublement, s'adressant parfois aux autres et parfois à lui-même. Aux autres quand il s'adresse à ses contemporains, aux « générations futures », à la « postérité », et à Dieu lorsqu'il tente de déposer un manuscrit à Notre-Dame, ou encore aux destinataires imaginaires comme « Socrate » ou le « genre humain ». Mais Rousseau est aussi son propre destinataire, lui qui déclare « je n'écris mes rêveries que pour moi ». Qu'il s'adresse aux autres ou à lui-même, la problématique de l'adresse revient alors à penser la destination comme pensée du destin de ses œuvres. Dans ce cas, la fonction de l'adresse est de retrouver le bonheur lorsqu'il a été perdu.

Mais si l'on développe l'adresse que Rousseau se fait à lui-même, on s'aperçoit que celui-ci produit un nouveau dédoublement. Il s'adresse tantôt au rêveur solitaire heureux et tantôt à l'autre qu'il va devenir quand, ne sachant plus rêver et ayant oublié les moments heureux, il aura besoin de relire ses *Rêveries* pour se remémorer un bonheur perdu. Avec les *Rêveries*, on assiste donc à une inversion de perspective car c'est pour être heureux que Rousseau ne s'adresse plus qu'à lui-même, et non plus à un destinataire extérieur. Dans ce cas de figure, si l'écriture de l'existence devient existence par l'écriture, et l'écriture du bonheur un bonheur par l'écriture, c'est parce que la question de la destination n'est plus celle du destin de l'œuvre mais celle de sa propre destinée. Dans tous les cas, Rousseau peut être considéré comme précurseur d'une théorie de la destination car il a conceptualisé le terme d'adresse et a élaboré une théorie de l'adresse.

⁵⁶ Ibid, p 172.

⁵⁷ Marcel Raymond, 1962, *J-J Rousseau, La quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, p 24.

⁵⁸ Rousseau, *Dialogues*, p 818.